lecture

Nantes, octobre 2000. L'école Louise Michel se lance dans une classe-lecture-écriture[1] avec comme projet d'écriture « Derrière les fenêtres… » : partir à la rencontre des habitants du quartier en essayant de franchir l'anonymat des immeubles. Quarante-quatre enfants de CE2 et quatorze adultes[2] ont suivi le projet proposé par l'intervenante, journaliste à Ouest-France et le Centre de Ressources Ville, en liaison étroite avec la bibliothèque municipale, l'Inspecteur et la Conseillère pédagogique de la circonscription.

L'ÉCRITURE EST DANS L'ESCALIER

Véronique ESCOLANO - Hervé MOËLO

À la porte de la maison qui viendra frapper ?
Une porte ouverte on entre
Une porte fermée un antre
Le monde bat de l'autre côté de ma porte

Pierre Albery-Birot, Les amusements naturels

Avez-vous déjà passé du temps à observer un immeuble la nuit ? La fenêtre du 5ème qui s'allume à 19 heures. Celle du 7ème qui s'éteint à 21h30... Vous comprendrez alors facilement ce vieux rêve : connaître les vies quotidiennes, découvrir l'existence « là où elle se cache le mieux », là où elle se réfugie, dans l'espace privé, l'appartement, l'antre, *ce chez-soi* où l'autre n'entre pas. Vous comprendrez alors pourquoi Georges Perec a réalisé son fantasme encyclopédique de socio-romancier dans **La vie mode d'emploi**.[3] À partir d'un immeuble dont la façade aurait été enlevée, il décrit toutes les pièces, toutes les vies, tous les destins, tous les habitants à partir d'un parcours méthodique du plan de l'immeuble. La vie d'un quartier est aussi là dans ces signes intrigants et fascinants évoqués par Rimbaud : *« Veille au cœur secret de la nuit / Une lampe allumée derrière la fenêtre.»*

L'idée est apparue au détour des discussions et du constat répété par l'école : *« ici, il n'y a pas de vie de quartier... il n'y*



[1] Les Classes-lecture de la Ville de Nantes durent deux semaines. Elles se font dans le cadre d'une convention lecture signée par le Maire et l'Inspecteur d'Académie. Il y est notamment prévu le travail étroit entre le Centre de Ressources Ville et l'équipe de circonscription, ainsi que des moyens de remplacement permettant de libérer les enseignants pendant 15 jours.

[2] Les sept enseignants de cycle 3, une aide-éducatrice, quatre parents d'élèves, une bibliothécaire municipale et une médiatrice du livre.

[3] Georges Perec, *La vie mode d'emploi*, Hachette/POL, 1978. Il est aussi étonnamment sensible aux lieux qu'il a habités ou simplement traversés dans *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974.

a même pas de quartier ». Alors, comment s'y prendre pour répondre à une des exigences importantes des classes-lecture nantaises : déscolariser les pratiques de l'écrit pour les étendre au quartier... Le bout de l'île Beaulieu est un quartier récent d'immeubles d'habitations et d'administrations. Si la vie de quartier semble inexistante, ce ne sont pas les quartiers de vie qui manquent. Derrière toutes ces fenêtres vivent des familles, des gens seuls, des enfants, des personnes âgées... Employés, fonctionnaires, chômeurs, boulangers, retraités... des centaines d'existences sont là, sous nos yeux, derrière ces façades verticales.

Le projet a d'abord eu la forme d'un catalogue à la Prévert, hasardeux mais assez respectueux de l'impression d'accumulation chaotique donnée par le quartier. Pour associer les enfants de manière plus réfléchie, nous leur proposons finalement d'imaginer, de chercher et d'explorer ce qu'il y a « *derrière les fenêtres* » qu'ils voient de la rue - ou même de chez eux pour certains. Pousser les portes, ouvrir des lieux fermés pour voir ce qu'on ne voit pas. Entrer par les yeux avant d'ouvrir les portes, c'est aussi aiguiser cet « œil sociologique » qui permet de scruter les vies par l'observation de ce qu'elles laissent entrevoir.

Si les enfants trouvent le projet attrayant, les adultes ont besoin d'un temps de réflexion pour se demander à quel point tout cela ne dissimule pas un certain voyeurisme. Pour nous, le projet est *transparent* : ouvrir les portes et les fenêtres d'un quartier, c'est prendre le projet d'ouverture de l'école au pied de la lettre en tentant de briser la logique protectionniste du chez-soi. S'il est vrai que « *l'inavouable n'est plus aujourd'hui le sexuel, mais le social* »,[4] entraîner enfants et adultes dans les appartements des gens du quartier, c'est certainement toucher à quelques tabous. Le thème de la découverte d'autrui reste bien souvent une façade, alimentée par un discours convenu, voire officiel - *« droit à la différence, citoyenneté, respect de l'autre, goût des autres...»*. Franchir cette limite du dedans et du dehors, du privé et du public, ce n'est pas abolir mais au contraire reconnaître - même pour quelques instants - l'existence des territoires sociaux.

Dans ce quartier, au bout de l'île Beaulieu, les différences sociales sont réelles et les immeubles en sont les premiers signes. Difficile d'ailleurs, de parler de quartier au sens classique du terme. Le bout de l'île Beaulieu est un collage récent d'habitats de toute sorte. En largeur comme en hauteur, c'est un véritable mille-feuilles sociologique : du confort un peu forcé de la « River Side » à la géométrie glacée des dix-huit étages des « Vulcains », les classes semblent moyennes mais la marge est large. La modestie comme la richesse évite de peu l'exagération.

Sur une petite place, une vie de quartier essaie de s'implanter mais comme le dit Didier, le concierge « *le quartier manque de commerces. Ce serait bien d'avoir une boucherie, une charcuterie... Ici les gens ne sont pas motivés. Pourtant, ils demandent beaucoup de choses...* »

Face aux nombreux habitats, les bâtiments administratifs ou institutionnels occupent eux aussi de larges espaces : le Conservatoire de musique, les bâtiments de France 3, l'Hôtel de région, le Palais des sports... et d'autres immeubles restés anonymes. Pour compléter la liste, un grand centre commercial, un couvent de moines carmélites et un parc à la réputation sulfureuse (que nous écartons aussitôt...) se côtoient sans complexes.

Imaginez deux larges avenues qui se croisent, l'ensemble entouré par deux bras de Loire... Vous y êtes. La classe-lecture va partir à la conquête d'un quartier, *a priori* difficile à saisir.

● Changer de vue

Sur près de quarante-cinq fenêtres photographiées et retenues, vingt-six appartements ont gardé leurs portes fermées, dix-huit se sont ouverts facilement. Sans hasard finalement, car les enfants sont allés (à quelques exceptions près) vers des fenêtres qui se distinguaient des autres : des fenêtres habillées de rideaux originaux, ornées d'un nain



[4] P. Bourdieu, « Pour une science des œuvres », dans Art press, 1992. Cité par Jacques Dubois, *Les romanciers du réel*, de Balzac à Simenon, Seuil, octobre 2000.

de jardin, des balcons fleuris... Des fenêtres en somme tournées vers l'extérieur et à l'image de ceux qui y habitent. Ouvertes. Je regarde ta fenêtre et je sais un peu qui tu es.

Le refus de laisser entrer des inconnus chez soi a été assez rare mais difficile pour les enfants concernés (*« Mais tout à coup, le propriétaire a fermé ses rideaux au moment où j'allais prendre la photo. »*[5]).

L'écueil le plus fréquent a été l'absence des gens et plus complexe encore : l'impossibilité de repérer la sonnette, voire la porte correspondant à la fenêtre choisie. Dans une tour de dix-huit étages ou un complexe architectural moderne, la réussite n'est pas garantie. En frappant à la mauvaise porte (la porte du dessus, d'à côté...), il a été intéressant pour nous, adultes, de mesurer ce que chacun sait de son voisin, de ses allées et venues, de ses horaires, de son rythme... Ou ce qu'on ne sait pas. Quelques rencontres de hasard ont permis aussi de se faire inviter chez un voisin imprévu.

Après une journée de rencontres, la rumeur du projet s'est installée dans certaines cours d'immeubles. La crainte d'être vus comme des curieux s'est vite dissipée : une fois les portes ouvertes, il n'y avait plus aucune gêne de poser des questions sur les modes de vie (date d'arrivée, combien de personnes dans l'appartement, connaissent-ils les voisins..., aiment-ils leur quartier..., quel est leur métier...). Pas plus de pudeur quand les premières photos de l'intérieur ont été prises : les vues sur l'extérieur mais aussi les bibelots, les photos, les différentes pièces, les meubles...

À l'aube des années 60, dans **La poétique de l'espace**,[6] Gaston Bachelard le philosophe perspicace, voit les gratte-ciel avec perplexité. Résonne en lui la nostalgie de la France des maisons, des chemins et des villages. Il lui faut un toit, un plancher et une cave. Le « rêveur de maison » croyait que le chez soi n'allait devenir « *qu'une simple horizontalité* ». Il pensait que les édifices n'auraient « *à la ville qu'une hauteur extérieure* », et que les ascenseurs allaient détruire « *l'héroïsme de l'escalier* ». Il n'imaginait pas à quel point l'adaptation poétique allait fonctionner. Des fenêtres à l'intimité d'un intérieur, c'est tout un parcours de découverte qui s'est constitué au cours de la classe-lecture. De l'extérieur à l'intérieur des vies, les enfants sont entrés par l'écriture dans une véritable sociologie poétique de l'immeuble.

L'observation des façades fait déjà la différence entre les niveaux d'habitation. La mini-cité construite autour d'une vaste cour aménagée en espace vert contraste avec les façades presque trop colorées de la « River-Side ». Les traces noires de ces murs qui vieillissent si vite n'échappent pas aux enfants « *Sous la photo de la fenêtre, il y a de la crasse et une tache autour.* » Voilà de nouveaux espaces d'expression : « *Il y a de l'écriture. C'est marqué 'Nike la police' à la craie. C'est peut-être mon cousin.»*





Parce que la fenêtre reflète aussi l'extérieur, l'attrait pour ailleurs fonctionne à plusieurs reprises : « *Ce qui m'a attiré, c'est les dessins sur les rideaux. Comme dessins, il y avait des montagnes (...) Je crois qu'ils vont déménager dans le pays de leurs rideaux, dans la montagne peut-être.* » Certaines analogies sont explicitement autobiographiques : « *Ce qui m'attire c'est les rideaux parce qu'ils sont bleus et ça me fait penser au Maroc. Au Maroc, la mer est bleue et le ciel est très rarement gris.* » L'effet de projection fonctionne de manière assez efficace. Se mettre dans la position d'être derrière cette fenêtre, c'est changer de perpectives, changer de vue en attendant de changer de vie. « *J'imagine que je suis au dix-huitième étage. Je verrais au moins toute la ville.* »

Bachelard ne parle pas de la fenêtre mais de la porte. Pour lui, elle « *schématise deux possibilités fortes, qui classent nettement deux types de rêveries. Parfois, la voici bien fermée, verrouillée, cadenassée. Parfois, la voici ouverte, c'est à dire grande ouverte* ». Un des enfants lui fait étrangement écho en choisissant une fenêtre pour une raison précise : « *On ne sait pas qui est dans la maison. J'aime bien ma fenêtre parce qu'elle est ouverte. On peut avoir de l'air.* » Bachelard explique : « *L'homme est l'être entr'ouvert. Alors, que de rêveries il faudrait analyser sous cette simple mention : La Porte ! La porte, c'est tout un cosmos de l'Entrouvert.* »

Parfois, un balcon donne un riche préambule à l'entrouvert, comme du fantasme en attente de vérité : « *Il y a 6 pots.*

---

5 Toutes les citations d'enfants proviennent de leurs textes écrits pendant la classe-lecture.

6 G. Bachelard, La poétique de l'espace, PUF, 1957

Je vois qu'ils vivent bien avec les fleurs. » ou « *Là où il y a des fleurs, il y a des dames gentilles* ». C'est aussi des tentatives de deviner la vie derrière les apparences : « *Les vêtements me permettent de savoir ce qu'il y a à l'intérieur. Un canapé, des gens, un fils (tee-shirt bleu), une mère (la grande veste), un père (le grand pantalon).* »

Pour ce qui est de « *l'héroïsme de l'escalier* », on imagine mal ce que représentent les parties communes d'une tour, espaces libres et impersonnels, n'appartenant à personne mais à tout le monde. Et mieux encore que l'ascenseur, il y a l'escalier qui semble ne jamais s'arrêter... L'héroïsme de l'escalier demeure, sous une forme nouvelle, puisque les étages gravis un à un vont permettre « *de voir le monde entier.* » : « *Monter les escaliers. Ce qui m'attire c'est de monter tout en haut, de voir les gens, de voir la vue, de visiter l'appartement. Si je pouvais monter tout en haut, je le ferais deux fois* »

● « Derrière les fenêtres...»

La fenêtre ! Elle donne accès à ces vies multiples qui s'ouvrent aux enfants à la fois curieux et amusés de pouvoir ouvrir ainsi des portes inconnues. Au premier coup de sonnette, quel univers va apparaître ? Familles unies ou éclatées, enfants éloignés, vieillards solitaires, nouveau-nés, jeunes couples... la vie nous montre tous ses visages, y compris certains aspects gênants qu'il faut évoquer délicatement : un appartement trop sale, un jeune homme tout juste réveillé et à peine habillé, un homme un peu trop affectueux...

Après le fantasme de l'extérieur voici la précision des intérieurs qui saute aux yeux dès qu'on entre dans les appartements. Le seuil franchi, chaque détail devient un bout précieux d'existence. Une collection de petites voitures chez le concierge n'échappe pas à la photographie et le lendemain, il faut mettre des mots sur les sensations primitives de la découverte: « *Didier est collectionneur. Il le fait par plaisir de faire les choses. Il essaie de penser à ses souvenirs, quand il était petit. S'il était fou de voiture, il doit recréer le mouvement de son enfance.* » Tout ce qu'il y a chez les gens pourrait entrer dans un vaste catalogue : un vieux poste de radio, une maquette de bateau, une collection de poignards, des télécommandes, des photos, des jumbés, des fleurs, des chats... Gaston Bachelard écrit : « *Dans ses milles alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça* ». Dans l'espace des appartements s'organise un monde de choses, comme une mémoire matérielle des vies qu'on essaie de retenir.

La concentration d'habitants ouvre des perpectives de brassage infinies. Alors que les maisons préservent en le délimitant leur espace de sécurité, les immeubles accumulent dans une apparence de désordre des milliers d'existences, empilées les unes sur les autres. Dans une tour, deux positions symboliquement marquées sur l'échelle de la vie : Amina, 18 ans, habite l'avant-dernier étage, que deux enfants ont choisi. « *Il y avait une photo de Bob Marley. Elle sent bon, elle a des talons et des cheveux bouclés et elle a des parfums derrière le canapé.* » Au rez-de-chaussée, rencontrée par hasard, Michelle a près de 70 ans. Elle s'est laissée surprendre par Thomas en peignoir et surtout sans son dentier... (Le lendemain, il dira « *ses dents ont poussé !* ») Deux existences, une en haut, une en bas, deux vues sur la vie, deux paysages qui résonnent étrangement dans les textes des enfants. « *Amina a une très belle vue, on dirait qu'on peut voir la tour Eiffel même le monde entier, on peut voir la Loire.* » Alors que « *tous les jours, Michelle regarde par la fenêtre. Elle voit un arbre* ».

Les enfants se sont «appropriés» leurs fenêtres, les «gens de leur fenêtre» et un peu de leur quartier. « *Je n'habite pas très loin. Si vous avez besoin, je peux m'occuper de vos plantes* » a spontanément proposé Alexandre aux gens de «sa fenêtre». Le couple l'a presque «adopté» en demandant à ses parents, le jour de l'exposition, l'autorisation de l'inviter un jour à la crêperie. Faïza, le week-end suivant sa rencontre avec Madame Paule, a eu une même démarche amicale en voulant apporter une part de gâteau à «la dame de sa fenêtre». Durant l'interview, une complicité s'était rapidement tissée entre la petite fille et la dame âgée, Faïza s'étant fortement inquiétée de la solitude de la dame : « *vous n'avez pas de petits-enfants. Mais ce n'est pas trop difficile d'être toute seule ?* »







Des semblants d'amitié entre générations ont pu s'esquisser. Les personnes rencontrées sont devenues de nouveaux repères dans le quartier que l'on reconnaît, que l'on salue... et qui contribuent à porter un regard nouveau sur l'autre, au-delà des habitants rencontrés. L'autre n'est plus un anonyme lointain, «ordinaire» et dont il faut se méfier. Il est capable d'être aimable, de vous accueillir chez lui, il a une vie et est toujours «extraordinaire», parce qu'il collectionne des voitures, fait des maquettes, a la passion des fleurs, des puzzles... En passant de l'autre côté des fenêtres, les enfants ont vraisemblablement dépassé certains de leurs préjugés.

Bien plus qu'un simple atelier d'écriture, le projet a eu une résonance quotidienne sur toute la classe-lecture (par les articles du journal et les discussions de chaque matin, dans les présentations de livres en réseau, dans l'atelier BCD...). Quand une école va chercher son quartier sur ses propres espaces, un potentiel impressionnant apparaît et laisse entrevoir bien des perspectives. Les liens qui se sont noués en quelques jours entre les enfants et les habitants donnent à l'école des perpectives d'ouverture nouvelles. Ces centaines de vies sont là, à la fois miroir du présent, source inépuisable d'observation, double point de départ de rêveries et de réflexions sur les façons de vivre.

Les enfants n'ont pas réalisé un traité sociologique mais ils ont confronté leurs sensations à des réalités sociales entrevues dans leur contexte privé. Cette sociologie poétique leur a fait découvrir que le bout de l'île Beaulieu abritait des vies d'immeubles plutôt qu'une vie de quartier. Les cours et les immeubles semblent recréer en miniature ce que l'ensemble du quartier n'arrive pas à vivre, par manque d'unité. Quant aux fenêtres, dont certaines donnent sur la cour de récréation, elles ont pris une autre signification : on sait désormais tout ce qu'elles sont capables de révéler comme réalités inconnues. Elles semblent prêtes à s'ouvrir à nouveau sur d'autres vies et d'autres espoirs. Gaston Bachelard savait que les espaces nous attirent parce qu'ils offrent toujours d'autres possibles : « *(...) viennent les heures de plus grande sensibilité imaginante. Dans les nuits de mai, quand tant de portes sont fermées, il en est une entre-bâillée. Il suffira de pousser si doucement ! Les gonds ont été bien huilés. Alors un destin se dessine* ».

Les enfants l'ont promis à Madame Le Breton. « *Nous penserons à vous quand nous serons dans la cour, nous regarderons votre fenêtre* ». Il faut dire qu'elle aime à entendre et regarder les enfants jouer dans la cour depuis sa fenêtre qui donne sur l'école. Les enfants ont découvert avec étonnement et fierté qu'ils habitaient d'une certaine façon la vie des gens. Ils ont découvert tout simplement qu'il y avait quelqu'un là-haut. Une vie à sa fenêtre. Et des vies derrière ces fenêtres.

Véronique ESCOLANO - Hervé MOELO

L'ORGANISATION

Les enfants sont répartis en quatre groupes de dix sur quatre quartiers de quartier. Chaque jour, deux groupes se consacrent au projet pendant que les deux autres écrivent le Sémaphore, journal de la classe-lecture. Ils alterneront au bout de deux jours ainsi que la semaine suivante.

Première matinée : enfants et adultes partent avec appareils photos numériques et fiches pour prise de note de leurs impressions. La consigne : arpenter les rues selon un parcours préparé, lever la tête, regarder les immeubles et se demander quelles fenêtres « donnent envie ». À chaque choix : une photo de l'immeuble, une photo de la fenêtre, une photo de la porte et quelques lignes. Sitôt la fenêtre choisie, ils doivent imaginer à brûle-pourpoint ce qu'il y a derrière. À la fin de la matinée, il faut garder deux choix maximum par enfant.

Deuxième matinée : à partir des photos et des lieux possibles, nous avons préparé les rendez-vous dans les appartements qui se sont ouverts. Le groupe est alors réparti en deux pour la visite des appartements, questions et appareils photo en main : le lieu, les gens, leurs métiers, leur vie, leurs rythmes de vie (chronologie d'une journée...), leur intérieur... Il faut aussi observer la vue sur la rue, sur la Loire... À la fin de la rencontre, des notes sont prises immédiatement. A la fin de la matinée : retour à l'école et classement des impressions, des papiers et des notes.

Troisième et quatrième jour (semaine suivante) : écriture à partir des souvenirs, des notes et des photos des lieux visités mais aussi des portes restées fermées. Que peut-il y avoir derrière ? Consignes ou conseils d'écriture varient selon les lieux et les impressions de chaque enfant.

Production finale : une impressionnante exposition pour la porte ouverte (dernier samedi matin) à laquelle est venue un quart des personnes rencontrées. Ce sera ensuite une sorte de « livre-fenêtre » - en cours de réalisation. À chaque page, une fenêtre reste fermée sur ses secrets ou s'ouvre sur des quartiers de vie.